

Nos tortues



Notre animal de compagnie par excellence. On en trouvait presque partout en Algérie. L'animal ne présentait aucun danger de piqûre ou morsure. De plus se déplaçant assez lentement, il était facile de s'en saisir. Dès que l'on approchait de la bête, elle rentrait sa tête et ses quatre pattes au fond de sa carapace. Parfois cette fuite s'accompagnait d'un sifflement que l'on pouvait facilement attribuer à un état d'irritation ou une manœuvre d'intimidation.

On ne pouvait pas la confondre avec la tortue d'eau qui pullulait dans nos mares et ruisseaux qui tendait sa tête pointue vers le soleil. Au moindre bruit elle se jetait à l'eau où elle disparaissait dans les profondeurs boueuses. Cette tortue à la carapace aplatie qui porte le nom

de *muremys leprosa* ne nous intéressait point car, disgracieuse, elle dégageait en outre une mauvaise odeur difficilement supportable. De près l'animal avait une tête qui s'apparentait à celle d'un serpent. Ses yeux entourés d'un liserai jaune n'inspiraient aucune confiance. Sauvage, elle fuyait au moindre bruit. Aussi, n'ayant pas bonne réputation, nous la poursuivions de nos *sticks*.

Nous avions presque en permanence notre lance-pierres autour du cou et dès que l'on voyait une tête pointue reconnaissable entre mille apparaître au-dessus de l'eau ou la bête toute entière prendre le soleil sur une pierre plate ou sur un tronc d'arbre flottant, nous lui envoyions sans tarder nos projectiles. Certains des nôtres, très adroits à ce jeu cruel, ne manquaient que très rarement leur cible. Aussi, ayant gardé probablement un mauvais souvenir de notre présence, nos bestiaux dès qu'ils nous apercevaient se dépêchaient de nous fausser compagnie en plongeant dans l'eau boueuse.

Notre tortue terrestre, c'était autre chose. D'humeur égale, elle ne semblait pas agressive du tout et très vite elle s'habitua à notre présence. Les plus grosses étaient des femelles qui pouvaient peser jusqu'à 500 grammes. Les mâles eux étaient beaucoup plus petits mais plus vifs et besogneux. Ils avaient une façon bien à eux de faire la cour à leurs congénères. Ils commençaient par les poursuivre sans relâche, les mordant aux pattes, leur coupant parfois la route et obligeant la femelle à rentrer sa tête pour éviter les coups de bélier répétés du mâle.

Dans son emportement, le soupirant perdait l'équilibre et pouvait se retrouver sur le dos dans une position très inconfortable. Il s'agitait alors de toutes parts pour tenter de se rétablir sur ses pattes mais s'il n'y avait pas un objet sur lequel il puisse prendre appui, il pouvait rester longtemps dans cette dangereuse posture. Sous un fort soleil et sans l'intervention d'une main charitable, certains congénères avaient péri d'insolation.

Heureusement, nous ne tardions pas à le remettre sur sa sole et très vite il reprenait ses activités jusqu'à ce que la femelle consente enfin à s'accoupler. Il s'érigait sur les pattes arrière et montait à l'assaut du mastodonte qui se contentait de rentrer légèrement la tête en attendant que son cavalier, dressant son maigre cou déployé et ridé de petit vieux, assouvise ses instincts.

Ces tortues que nous gardions prisonnières parfois plusieurs années, passaient l'hiver à moitié enterrées dans la paille ou dans le sol meuble du poulailler qu'on avait expressément remué peu avant l'hibernation.

Parfois elles ne réapparaissaient plus, nous ayant faussé compagnie. Elles avaient probablement trouvé un trou dans le grillage ou sous le grillage qui leur avait permis de s'enfuir.